

LA BÉATITUDE ÉTERNELLE DE LA CITÉ DE DIEU

2. LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR ET LA VIE DES BIENHEUREUX

LIVRE XXII, 8-30

Il nous faut terminer la section XXII, 4-11 qui traite d'une prétendue impossibilité physique de la résurrection, à partir des lois (connues) de la nature, avant de voir ce que les Écritures nous permettent de répondre à d'autres objections destinées, cette fois, à la ridiculiser (XXII, 12-20) et tenter de penser notre passage du temps à l'éternité (XXII 21-30).

Le fait incroyable que le monde ait cru à ce que disent les Écritures nous a amenés à comparer la foi des chrétiens au Créateur de l'univers et à son Fils mort et ressuscité, à la foi des anciens Romains en la divinité de Romulus et ,de leurs autres dieux sur lesquels ils fondaient la force et la permanence de Rome.

Pour terminer la section sur les objections « savantes » à la foi chrétienne en la résurrection de la chair (XXII 4-11), il nous reste à parler, comme ayant incontestablement participé à la victoire du christianisme sur le paganisme, des miracles et du témoignage des martyrs.

4. Les miracles au service de la foi chrétienne. (XXII, 8-9)

XXII, 8,1. Pourquoi, demandent-ils, ces miracles dont vous dites qu'ils ont eu lieu jadis, ne se produisent-ils plus de nos jours ? Je pourrais répondre qu'ils étaient nécessaires avant que le monde crût, pour l'amener à croire. Quiconque réclame encore des prodiges, pour croire, est lui-même un grand prodige pour ne pas croire malgré la foi du monde ! [...] D'où vient, qu'en ces temps éclairés qui repoussent tout ce qui semble impossible, le monde n'a pas eu besoin de miracles pour croire miraculeusement à des faits incroyables ? Diront-ils par hasard, qu'ils étaient croyables et voilà pourquoi on y a cru ? Pourquoi donc eux-mêmes ne les croient-ils pas ?

Pour Augustin, le miracle que représente l'adhésion du grand nombre au christianisme est d'autant plus important qu'après de nombreuses et cruelles persécutions, l'Empire est devenu chrétien, d'abord dans la personne de ses empereurs à partir de Constantin, puis dans ses institutions depuis que l'Édit de Thessalonique (380) a fait du christianisme nicéen, contre l'arianisme et les restes de paganisme, la religion officielle de l'Empire.

Mais cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu ni qu'il n'y aura plus de miracles par la suite.

DA Il me semble qu'Augustin veut montrer la différence entre le Christ et Romulus.

JM Oui, Romulus est un homme divinisé par les Romains alors que le Christ est le Dieu qui s'est fait homme.

SGJ C'est un argument de chrétien, car les païens peuvent dire : Romulus, c'est vrai et Jésus n'est qu'un pauvre charpentier de Palestine qui a subjugué des pêcheurs et des prostituées. L'argument peut se retourner comme une crêpe...

JM Pas tout à fait, car on ne peut pas faire comme si l'homme n'avait pas en lui le sens de la vérité. Si le sentiment d'Augustin est partagé, ce n'est pas seulement dû au nombre des croyants qui « penseraient comme tout le monde », car il faut bien expliquer l'étonnant renversement de l'opinion des Romains. Il s'est produit parce que certains ont eu des raisons intimes de croire et c'est parce qu'ils ont été convaincus qu'ils ont pu à leur tour se montrer convaincants. Autrement dit, cela correspondait à leur attente de la vérité, laquelle, nous le savons, ne peut vraiment apparaître qu'en démasquant l'erreur, d'où l'importance des hérésies dans l'histoire du dogme. Or, c'est précisément ce démasquage qui est opéré par Cicéron à propos de Romulus et

des dieux romains quand il dévoile la raison d'être de cette « *superstition sucée, pour ainsi dire, avec le lait maternel* » (XXII,6,1): cet homme, Romulus, a été divinisé pour assurer la puissance de l'empire et cette « vérité officielle », imposée « sans y croire vraiment » mais ritualisée par la religion civile, assurait de fait l'unité et la puissance de l'Empire, sans que soit exigée l'adhésion profonde de chacun, alors que, dans le christianisme, il ne peut y avoir de foi véritable sans un changement radical de vie pouvant aller jusqu'au martyre. D'où l'acharnement des empereurs persécuteurs contre ces « hors la loi » qu'étaient à leurs yeux les chrétiens.

SGJ Je pense à tout ce que les païens cultivés ont pu dire contre le christianisme et au sujet de Jésus qui, par exemple, serait né d'une prostituée. Quel mépris !

JM Certes, mais on n'est pas ici dans l'ordre du démontrable : on est dans celui des faits, du témoignage et du contre-témoignage. Il ne s'agit pas de faits *naturels* reproductibles et toujours vérifiables, mais d'*événements* uniques dans le temps. [...] La révélation divine est progressive et il a fallu du temps à Abraham pour reconnaître la divinité de celui qui lui demandait de quitter son pays et de rompre avec l'idolâtrie.

Les miracles consignés dans les Écritures l'ont été « pour faire naître la foi » : « *On les lit aux peuples pour qu'ils y croient; mais on ne les leur lirait pas s'ils n'avaient pas été crus* ». Autrement dit, tout lecteur des Écritures s'y nourrit de la foi des croyants qui s'y trouvent consignée, et il sait qu'il n'est pas le seul à les lire : qu'il en soit ou non conscient, il est porté dans sa lecture par la foi de toute l'Église. D'où l'importance du canon des Écritures à l'établissement duquel travaillait alors l'épiscopat africain¹. En effet, pour Augustin, comme pour nous aujourd'hui, *la révélation est close* si bien que les miracles comme les apparitions qui peuvent avoir lieu, ne constituent plus que des *révélation*s privées destinées à raviver la foi de ceux qui, directement ou indirectement, en sont les témoins, mais qui n'ajoutent rien au noyau de notre foi consigné dans le *Credo* et la *Prière du Seigneur*.

XXII, 8 [...] Car, même encore aujourd'hui, il se produit des miracles au nom du Christ soit par ses sacrements, soit par les prières et les reliques de ses saints, mais ils ne brillent pas du même éclat que ceux du passé ni n'étendent pas aussi loin qu'eux la gloire de leur renommée. [...] Et quand on les raconte ailleurs et à d'autres personnes, ils ne peuvent se recommander d'une autorité suffisante pour être crus sans difficulté ni sans hésitation, même s'ils sont racontés à des chrétiens ayant la foi par d'autres ayant la foi (*christianis fidelibus a fidelibus*).

Augustin énumère alors, en les développant plus ou moins, vingt-deux miracles, le premier étant celui dont il fut l'un des témoins à Milan alors qu'il était encore catéchumène : la guérison d'un aveugle liée aux restes des martyrs Gervais et Protas qui venaient d'être retrouvés grâce à une indication reçue en songe par l'évêque Ambroise (cf. *Confessions*, IX, 16).

Certains miracles sont racontés avec force détails, ce qui nous apprend ce qu'étaient alors la piété et la foi des fidèles, comme la guérison d'un certain Innocentius, ancien avocat à la préfecture du Vicariat, chez qui Augustin et son ami Alypius firent étape à Carthage à leur retour d'Italie en 388. L'homme souffrait d'une fistule très douloureuse dans le bas du dos et avait déjà subi plusieurs incisions quand une dernière s'avéra absolument nécessaire. Augustin évoque la veillée de prière qui eut lieu chez le malade, la veille de l'opération, en présence d'amis dont le diacre Aurelius, le futur évêque de Carthage :

XXII, 8,3 Nous rentrâmes en prière et alors que selon l'habitude nous nous mettions à genoux et nous inclinions jusqu'au sol, lui se jeta par terre, comme si quelqu'un l'avait violemment bousculé et se mit à prier. De quelle manière, avec quel sentiment, quel mouvement de l'âme, quels flots de larmes, quels

¹ Par les conciles de Carthage de 397 et 418, listes différentes de celle des Églises grecques mais qui sera remaniée et officiellement validée par la suite. On en trouve une présentation très pastorale dans le traité *De la*

gémissements, quels sanglots secouant tous ses membres et lui enlevant presque la respiration, quels mots pourraient le décrire? Les autres priaient-ils et leur attention n'était-elle pas détournée par ce spectacle, je l'ignorais. Quant à moi, je n'arrivais pas à prier et me contentais de dire en mon cœur ces quelques mots : Seigneur, quelles prières des tiens exauces-tu, si tu n'exauces pas celles-ci? Il me semblait, en effet, ne pouvoir rien y ajouter sinon expirer en priant.

Le jour redouté se lève, et en présence des « serviteurs de Dieu » et d'autres médecins, le chirurgien recherche des yeux et du doigt la fistule à opérer et ne trouve plus qu'une cicatrice ferme... « Aussitôt, l'allégresse, la louange, l'action de grâce au Dieu miséricordieux et tout-puissant, jaillissent de toutes les lèvres parmi les larmes de joie ! Je n'ai pas à les décrire: il est plus facile de se les imaginer que de les exprimer » (XXII, 8,3).

Suit la guérison d'une femme atteinte d'un cancer du sein, grâce au tracé du signe de la croix opéré par la première des nouvelles baptisées sortant du baptistère (XXII, 8,4), puis celle d'un médecin carthaginois qui souffrait de la goutte, au cours de son propre baptême...

Nous n'avons pas le temps d'évoquer les autres miracles énumérés ici par Augustin, miracles qui, pour une bonne moitié, sont liés aux reliques de saint Étienne, le premier martyr chrétien à avoir témoigné de ce dont il est ici question : la résurrection du Christ et son ascension. En effet, c'est en 415 que la tombe du martyr fut « inventée » près de Jérusalem² et que ses reliques, dispersées à travers le monde, parvinrent jusqu'en Afrique : d'abord, près d'Utique, au nord de Carthage, dans la ville d'Uzalis dont Évodius était l'évêque, puis à Calama, la ville de Possidius, et enfin à Hippone où une chapelle érigée par le prêtre Éraclius leur fut affectée en 425³. Mais l'objet de ce livre n'est pas de raconter des miracles :

XXII, 8, 21 *Que faire? La promesse d'achever cet ouvrage me presse de sorte que je ne peux pas rappeler ici tous les miracles que je connais. [...] Si, de fait, je me contentais, sans parler des autres, de relever les guérisons miraculeuses opérées dans la cité de Calama et dans la nôtre par l'intercession de ce martyr, le très glorieux Étienne, que de livres il me faudrait composer !*

Nous avons là comme un écho de la fin de l'évangile selon saint Jean (Jn21, 25).

8, 22 [...] *Le saint martyr [...] a cru de manière certaine au Fils d'une mère restée vierge; il a cru en celui qui pénétra portes closes auprès de ses disciples ; enfin, et voilà la raison de tout notre exposé, il a cru en celui qui est monté au ciel avec la chair dans laquelle il était ressuscité. Et si tant de merveilles s'opèrent par son entremise, c'est qu'il a donné sa vie pour cette foi.*

Il y a encore même maintenant de nombreux miracles, le Dieu qui les accomplit par qui il veut et comme il veut, étant le même que celui qui a accompli les miracles que nous lisons ; mais ils n'ont pas la même notoriété et, pour qu'ils ne sortent pas de l'esprit, ils ne sont pas pilonnés par une lecture répétée, comme s'ils étaient le gravier de la mémoire.

² Rappelons que Jérusalem fut pratiquement détruite par Titus en 70 et reconstruite vers 130 par Hadrien qui édifia un temple à Jupiter Capitolin peut-être sur le Golgotha ou sur l'emplacement du temple d'Hérode. La ville fut nommée *Colonia Aelia Capitolina* D'où les « inventions » qui se feront à partir du règne de Constantin.

³ Comme en témoignent deux sermons de circonstance (S 318 et 319). Notons qu'en septembre 426, en présence du peuple d'Hippone et en souvenir de la difficile succession de son ami Severus à Milève, Augustin nomma le prêtre Eraclius comme son successeur mais tout en ayant la sagesse de lui demander d'attendre sa propre disparition pour recevoir l'ordination épiscopale. C'est ainsi que, déchargé d'une partie de sa charge, Augustin put se consacrer à ses *Révisions*, c'est-à-dire à la relecture critique de tous ses traités.

Belle image, car n'est-ce pas avec du gravier qui pénètre dans tous les interstices que l'on peut consolider et aplanir un sol ? Et Augustin ne peut s'empêcher de raconter la guérison d'un frère et d'une sœur, d'une famille de dix enfants, qui furent tous affectés de tremblements après avoir été maudits par leur mère qui leur reprochait de l'avoir outragée après la mort de leur père, si bien que, pour échapper aux regards de leur concitoyens, ces sept fils et ces trois filles s'étaient dispersés dans tout l'Empire et que deux d'entre eux, Paul et Palladia, se retrouvèrent à Hippone. Paul fut guéri le jour de Pâques alors qu'il se tenait en prière près des reliques de saint Étienne, et sa sœur, au même endroit, trois jours plus tard : « *Qu'y avait-il en ces cœurs vibrants d'allégresse sinon la foi au Christ pour laquelle avait coulé le sang d'Étienne?* » (XXII, 8, 23).

XXII, 9. A quoi ces miracles rendent-ils témoignage, sinon à cette foi dans laquelle est proclamé que le Christ est ressuscité dans la chair, et qu'il est monté au ciel avec sa chair? Car, c'est de cette foi que les martyrs eux-mêmes furent les martyrs, c'est-à-dire les témoins. En rendant témoignage à cette foi, ils ont affronté un monde très hostile et très cruel qu'ils ont vaincu non en lui résistant, mais en mourant. C'est pour cette foi qu'ils sont morts, eux qui peuvent obtenir ces miracles du Seigneur pour le nom duquel ils ont été tués. C'est en raison de cette foi que leur admirable patience s'est d'abord manifestée de telle sorte qu'elle puisse, dans ces miracles, être suivie d'une si grande puissance. Car si la résurrection de la chair pour l'éternité n'a pas déjà eu lieu dans le Christ, ou ne doit pas avoir lieu comme elle a été prédite par le Christ ou comme elle avait été prédite par les prophètes par qui le Christ avait été annoncé, pourquoi ont-ils tant de pouvoir, eux qui sont morts pour une foi qui proclame cette résurrection ?

C'est donc par leur foi en la résurrection, pour laquelle ils ont donné leur vie, que les martyrs « *peuvent obtenir des miracles du Seigneur* » pour le nom duquel ils ont été tués. Car c'est le Seigneur qui opère le miracle. D'où cette importante différence avec le paganisme :

5. La mémoire des martyrs et les temples païens (XXII, 10)

C'est après avoir évoqué la confrontation de Moïse avec les magiciens de Pharaon qu'Augustin poursuit :

XXII, 10 [...] Les démons [des païens] ont accompli leurs prodiges par cet orgueil impur qui les porte à vouloir être leurs dieux ; les martyrs ont accompli les leurs, ou plutôt Dieu, par leur coopération ou en réponse à leur prière, pour propager cette foi selon laquelle nous croyons qu'ils ne sont pas nos dieux, mais qu'ils n'ont qu'un seul Dieu avec nous. [Les païens] ont bâti des temples à de tels dieux et leur ont élevé des autels ; ils leur ont institué des prêtres et offert des sacrifices ; quant à nous, nous ne construisons pas des temples à nos martyrs comme si c'était des dieux, mais des monuments (*memoria*) comme à des hommes morts dont les esprits (*spiritus*) vivent auprès de Dieu. Et là nous n'érigions pas d'autels sur lesquels nous offririons des sacrifices, mais nous sacrifions au Dieu unique, celui des martyrs et le nôtre. En ces sacrifices, nous les nommons à leur place et à leur rang comme des hommes de Dieu qui, en le confessant, ont vaincu le monde. C'est à Dieu et non à eux que le prêtre sacrifie, même si c'est en leur mémoire, car il est le prêtre de Dieu et non le leur. Quant au sacrifice lui-même, c'est le Corps du Christ et ce n'est pas à eux qu'il est offert puisqu'ils sont eux-mêmes le Corps du Christ...

Importante mise au point sur le culte chrétien. Les martyrs restent des humains comme nous. Comme nous, ils constituent le corps du Christ, ce corps que le Christ est lui-même et qu'il offre à son Père. Tel est, ou devrait être, le sens de notre participation à l'Eucharistie.

... À quels faiseurs de miracles faut-il donc croire de préférence ? [...] A ceux qui ont voulu que même leurs crimes soient mis au nombre de leurs actes sacrés (*sacra sua*), ou à ceux qui ne veulent pas de louanges pour leurs actes sacrés, mais que tout ce qui est loué en vérité, s'ajoute à la gloire de celui en qui ils sont loués ? Car c'est dans le Seigneur que leurs âmes sont louées (cf. Ps 33,3). Croyons-les donc, eux qui proclament la vérité et qui opèrent des miracles. En effet, c'est en proclamant la vérité qu'ils ont souffert et qu'ils ont pu faire des miracles. Et ce qu'il y a de capital dans cette vérité, c'est que le Christ est ressuscité des morts et a le premier montré dans sa chair l'immortalité de la résurrection qu'il nous a lui-même promise au commencement du monde nouveau ou à la fin de celui-ci.

La résurrection du Christ est donc l'annonce et le gage de la résurrection future qui nous est promise et sans laquelle la foi chrétienne perdrait toute sa raison d'être.

6. Réponse aux « ratiocineurs » par certains phénomènes naturels (XXII, 11).

« Contre ce grand don de Dieu, ces ratiocineurs (ratiocinatores)[...] invoquent le poids des éléments » et, s'inspirant du *Timée* de Platon et d'Aristote,⁴ estiment que, « puisque de bas en haut la terre est première, l'eau deuxième au-dessus de la terre, l'air troisième au-dessus de l'eau, et le ciel quatrième au-dessus de l'air, il est évident qu'un corps terrestre ne peut avoir sa place au ciel » (XXII,11,1).

Mais que font les oiseaux dans le ciel ? Celui qui a donné à leur corps terrestre la capacité de se maintenir dans l'air, ne pourrait-il pas donner au corps humain devenu immortel, d'habiter au plus haut des cieux ? Et pourquoi les animaux terrestres vivent-ils surtout dans l'air pour respirer ? Voilà les ruses de la vie, auxquelles s'ajoute celle des artisans capables par exemple de faire flotter sur l'eau ce qui est plus lourd que l'eau. La puissance du créateur serait-elle moindre que celle dont il a doté ses créatures ?

À propos de l'âme : « Aristote a dit qu'elle était un cinquième corps – la quintessence – et Platon qu'elle n'en était aucun ».

XXII,11,2 [...] Mais alors que fait-elle donc dans un corps terrestre ? Que fait-elle dans cette masse, elle plus subtile que tout ? Que fait-elle dans cette pesanteur, elle plus légère que tout ? Dans cette lenteur, elle plus rapide que tout ? Par la vertu de cette nature si excellente ne pourrait-elle pas faire que son corps soit élevé dans le ciel et alors que la nature des corps terrestres a pour effet de retenir les âmes en bas, les âmes ne pourraient-elles pas, un jour, élever les corps terrestres ?

Bref la nature brouille les cartes dans ce bel agencement apparemment « rationnel » ! Et il en va de même des miracles opérés par les démons, comme celui raconté par Varron :

XXII, 11,3 [...] Une Vestale menacée de mort en raison d'une fausse suspicion de crime contre sa virginité, va remplir d'eau au Tibre un crible et le porte à ses juges sans qu'aucune goutte ne soit versée. Qui a maintenu, malgré son poids, l'eau dans le crible ? Qui par tant d'ouvertures a permis que rien ne tombe à terre ? Ils me répondront: quelque dieu ou quelque démon ! Si c'est un dieu, serait-il plus grand que

⁴ Rappelons que nous sommes à la fin du monde antique et que le néoplatonisme dont Porphyre, l'éditeur des traités de Plotin, est le principal représentant, a repris les doctrines des diverses écoles de philosophie antique, si bien que ce n'est pas de saint Augustin qu'il faut attendre des précisions sur ce qui oppose Aristote à Platon.

le Dieu qui a fait ce monde ? Si c'est un démon, serait-il plus puissant qu'un ange au service de ce Dieu qui a fait le monde ? Si donc un dieu inférieur, ange ou démon, a pu tenir en suspens le poids d'un élément liquide et changer, pour ainsi dire, la nature de l'eau, est-ce que le Dieu tout-puissant, Créateur de tous les éléments, ne pourra pas enlever sa pesanteur à un corps terrestre pour lui permettre, une fois vivifié, d'habiter dans le même élément voulu par l'esprit⁵ le vivifiant ?

L'argument n'est pas sans danger dans la mesure où il contredit la nature des choses sans lequel la science de la nature serait impossible. Mais l'argumentation se déploie dans l'ordre de la foi en la puissance de Dieu et des dieux. Mais alors, comment soutenir que les nuages soient de l'eau alors qu'il y a de l'air entre eux et la terre ? L'eau ne vient-elle pas du ciel avant de courir sur la terre en torrents ? Et le feu qui devrait être dans la région la plus haute, n'est-il pas parfois sur la terre, et même dans la terre, comme celui qui sort des volcans ?

XXII,11,4 [...] Mais si le feu d'ici-bas est différent de l'autre pour s'adapter à nos demeures terrestres, pourquoi donc ne veulent-ils pas nous laisser croire que la nature des corps terrestres, devenue un jour incorruptible, s'adaptera au ciel comme à présent le feu corruptible s'adapte à cette terre ? Ils ne peuvent donc rien tirer de la pesanteur ni de l'ordre des éléments qui leur permette d'interdire au Dieu tout-puissant de donner à nos corps des qualités telles qu'ils puissent aussi habiter dans le ciel.

D'autant que notre foi annonce la fin de ce monde et l'apparition d'un monde nouveau ! Mais il reste qu'il n'est pas sans danger de réduire le réel à ce que nous en connaissons !

3. Réponses (plus ou moins humoristiques) aux objections destinées à ridiculiser la foi en la résurrection (XXII, 12-20)

Après avoir mis en pièce, à partir des lois de la nature dont elle se réclamait, cette objection « savante » contre la possibilité physique de la résurrection, Augustin en affronte maintenant d'autres destinées à ridiculiser la foi chrétienne et à tenter de ramener ses adeptes aux doctrines plus « rationnelles » de Platon (l'âme ne peut renoncer à se réincarner) ou de Porphyre (la béatitude éternelle sera dans la fuite de tout corps), celle de Porphyre étant ici la plus inquiétante aux yeux d'Augustin.

XXII, 12, 2 [...] Voilà les questions qu'ils posent pour rendre ridicule la foi en la résurrection et promettre à l'âme humaine soit, comme le fait Platon, une alternance de vraies et de fausses béatitudes, soit, comme Porphyre, qu'après de nombreux passages semblables en différents corps, ses misères finiront un jour et qu'elle n'y retombera plus jamais, non, toutefois, en possédant un corps immortel mais bien plutôt en fuyant tout corps.

Notre foi en la résurrection repose uniquement sur la promesse que ce sera une vie heureuse pour toujours, mais sans que l'Écriture nous précise dans le détail ce qu'il en sera, puisque l'essentiel sera de partager la vie de Dieu et non plus les soucis de ce monde qui passe et qui sera passé. Cependant ces questions soulevées comme autant d'objections par ceux qui ne partagent pas notre foi, ne peuvent-elles pas être aussi les nôtres, comme à propos de la perte d'un proche et ne sont elles-elles pas d'autant plus embarrassantes qu'elles sont sans réponse, la seule valable, face à cet inconnu, étant de faire confiance à la Providence ?

Par exemple, comment comprendre que nous devons tous atteindre « *la mesure de la plénitude de l'âge du Christ* » (Ep 4, 13), ou encore : « *ceux qu'il a prédestinés à devenir*

⁵ Il s'agit bien évidemment ici de l'esprit vivifiant le corps et ne formant qu'un tout avec lui et non de l'Esprit Saint comme le suggère la majuscule de certaines traductions !

conformes à l'image de son Fils » (Rm 8, 29) ? Qu'en sera-t-il alors du fœtus ou du bébé ? Ou des corps divisés, dissous ou dévorés à leur mort ? Ou de ceux qui seront difformes, par excès ou par défaut ? Et qu'en sera-t-il encore des cheveux et des ongles alors qu'il a été dit qu'aucun cheveu de votre tête ne se perdra (cf. Lc 21,18)? « *Si tout doit être restitué, qui ne sera plein d'horreur devant une telle laideur* » ! Le Christ ressuscité n'a-t-il pas gardé ses plaies ? C'est à chacune de ces questions qu'Augustin va s'efforcer de répondre.

1. De la résurrection des avortons (XXII, 13)

Augustin manifeste une hésitation, mais très vite revient au principe de l'universalité de la résurrection des morts et il ne voit pas alors « *comment priver de la résurrection des morts tous ceux qui sont morts même dans le sein de leur mère* ». Pour le détail, il renvoie à ce qu'il va dire des enfants déjà nés.

2. De la résurrection des petits enfants (XXII, 14)

XXII,14. Que dirons-nous donc de ces enfants, sinon qu'ils ne ressusciteront pas dans la petite taille qu'ils avaient en mourant, mais qu'ils recevront instantanément, par l'action admirable de Dieu, le développement qu'ils auraient acquis lentement avec le temps ? Car la sentence du Seigneur : « *Aucun cheveu de votre tête ne périra* » (Lc 21, 18), affirme bien que rien de ce qu'on avait ne manquera, mais elle ne dit pas que rien ne s'ajoutera de ce qui a manqué. Or, ce qui a manqué à l'enfant mort, c'est le parfait développement de son corps, puisque même à l'enfant parfait, en tant qu'enfant, manque assurément la perfection de sa grandeur corporelle et quand celle-ci est réalisée, sa taille ne peut plus grandir. La mesure de cette perfection, chacun la possède dès sa conception et sa naissance, mais il ne la possède qu'en raison et non dans sa matérialité (*in ratione non mole*), comme dans la semence tous les membres existent déjà sous une forme latente, bien que même après la naissance certains d'entre eux fassent encore défaut, comme les dents.

La *raison* dont il est ici question est le *logos spermatique* des stoïciens, ce qui correspond à notre code génétique, sauf que ce dernier est pris comme un *donné* sans référence à un donateur, tout étant l'effet, selon le titre du livre de Jacques Monod, du hasard et de la nécessité. Aristote, quant à lui, parlait de « l'être en puissance » en l'opposant à « l'être en acte ». C'est ce *logos* qui est repris par Origène pour commenter la manière dont Paul décrit la résurrection des corps, quand il dit : « *Le premier homme Adam a été fait âme vivante et le dernier Adam est un esprit qui donne vie* » (1Co15,45). L'âme vivante c'est l'animation du corps par l'âme qui n'est nommée *esprit* qu'en raison de notre capacité de penser, car, pour Aristote, l'homme est « le vivant ayant le logos », « le vivant qui parle ». L'âme est ce qui produit un *individu* vivant, un tout *indivis*, au point que la résurrection du corps apparaît comme une restitution *naturelle*, et moralement plus logique qu'une réincarnation en un autre corps. Cependant, dans l'anthropologie chrétienne, comme déjà dans celle de Platon, l'homme est à penser de manière tripartite : le corps, l'âme et l'esprit (ou l'intellect : ce qui pense) – en grec, *sôma, psuchè, nous* –, la seule différence étant que, pour Platon, le *nous*, l'intellect de l'homme, est divin, immortel, alors que dans le christianisme, il doit se développer par « pneumatisation », c'est-à-dire par l'action de l'Esprit Saint, don du « dernier Adam qui est esprit », autrement dit, par l'action de la grâce dans notre libre relation à Dieu. Pour Origène, c'est parce qu'il aura refusé cette spiritualisation, que le damné sera ramené à sa condition grossière. Et, dans la parabole, telle sera la manière dont le maître punira le serviteur qui ne l'aura pas attendu : « il le coupera en deux (*dichotomesei auton*) et lui fera partager le sort des infidèles » (Lc12, 46). En clair, il lui enlèvera ce dont il n'aura pas voulu : la divinisation de sa vie. Voilà pourquoi :

XXII, 14 [...] C'est dans cette raison inscrite dans la matière corporelle de chacun, que se trouve, dirai-je, commencé ce qui n'est pas encore, ou plutôt, ce qui est caché, et qui avec le temps sera, ou mieux, apparaîtra. Donc, en cette raison, l'enfant est déjà grand ou petit selon qu'il sera grand ou petit. Et en tenant compte de cette raison, certes, nous n'aurons pas à redouter le moindre préjudice corporel dans la résurrection de notre corps

3. La taille des corps ressuscités (XXII, 15)

Le Christ est ressuscité et est apparu à ses disciples dans la taille qui était la sienne lors de sa mort. Cependant, il y a certainement eu des hommes de plus grande taille et dont on ne saurait dire qu'ils seront « rapetissés » à la taille du Christ, ce qui serait contraire à la promesse selon laquelle « *pas un cheveu de votre tête ne se perdra* ».

XXII, 15 [...] Il reste donc que chacun recevra la taille qui lui est propre, ou bien celle qu'il avait dans sa jeunesse, fût-il mort très âgé, ou bien celle qu'il aurait dû avoir, s'il est mort auparavant. Par conséquent, ce qu'a dit l'Apôtre de « *la mesure de la plénitude de l'âge du Christ* » (Ep 4, 13), nous devons ou bien l'entendre autrement, c'est-à-dire que la mesure de son âge sera atteinte quand, à lui qui est la tête, viendra s'ajouter dans les peuples chrétiens la perfection de tous ses membres ; ou bien, si cela est dit de la résurrection des corps, nous devons comprendre que les corps des morts ne ressusciteront dans une forme ni plus grande ni plus petite que celle de leur jeunesse, mais dans l'âge et la force auxquels nous savons que le Christ est parvenu ici-bas. Or, d'après les hommes les plus savants de ce monde, c'est vers trente ans qu'on atteint la jeunesse, car, une fois cet âge dépassé, commence le déclin vers le poids de l'âge et de la sénilité. Aussi n'est-il pas dit : à la mesure du corps, ni à la mesure de la taille, mais à *la mesure de la plénitude de l'âge du Christ*.

Chacun ressuscitera dans la plénitude de son âge, qu'il l'ait ou non atteinte durant sa vie.

DA Quelle responsabilité de penser que c'est nous qui allons constituer le corps du Christ qui va revenir !

JM Certes, mais l'Eglise est rassemblée et construite par l'Esprit Saint. [...] Mais si nous avons bien à participer à cette construction, il s'agit déjà d'en être par notre choix de vie. Est ce que nous sommes ou non dans la cité de Dieu aujourd'hui ?

SGJ Il y a ces mots de Jeanne d'Arc à propos de l'état de grâce : si j'y suis, que Dieu m'y garde ; si je n'y suis, qu'il m'y mette.

JM. Je ne vois pas comment dire les choses de manière plus claire.

4. Perfection des corps ressuscités, à l'image du Christ (XXII,16)

XXII, 16. Ce que l'Apôtre dit des prédestinés, qu'ils deviennent « *conformes à l'image du Fils de Dieu* » (Rm 8, 29), on peut l'entendre aussi de l'homme intérieur. De là, dans un autre passage: « *Ne vous conformez pas, nous dit-il, à ce monde, mais réformez-vous en renouvelant votre esprit* » (Rm 12, 2) ; là donc où nous nous réformons, pour ne pas nous conformer à ce monde, là conformons-nous au Fils de Dieu. On peut aussi l'entendre ainsi : comme lui s'est rendu conforme à nous par la mortalité, ainsi devons-nous nous rendre conformes à lui dans l'immortalité, et cela se rapporte bien à la résurrection des corps.

Importante apparition du terme de la conformation, qui veut dire se former soi-même par référence à un autre. Or, cette « conformation » doit être comprise comme, plus haut, la taille du corps : il y est moins question de grandeur que d'âge, ou plutôt de qualité d'être :

XXII, 16 [...] Tous les hommes ressusciteront aussi grands de corps qu'ils étaient, ou auraient dû être, dans leur jeunesse. D'ailleurs rien ne fera obstacle, la forme du corps, fût-elle celle de l'enfance ou de la vieillesse, là où ne subsistera plus aucune infirmité ni de l'esprit ni du corps. Voilà pourquoi, si quelqu'un prétend que chacun ressuscitera comme il était au moment de sa mort, il n'y a pas lieu d'engager avec lui une laborieuse discussion.

En fait, ces différences et comparaisons terrestres n'auront absolument plus lieu d'être.

5. Le cas du sexe féminin (XXII, 17)

Sans le nommer, Augustin fait ici référence au *Commentaire* donné par Jérôme de l'*Épître aux Éphésiens* où l'on peut lire : « *Maris, aimons nos épouses ; âme aimons nos corps, afin que les épouses soient changées en hommes, que les corps soient changés en âmes et qu'il n'y ait plus aucune différence des sexes. Ainsi, nous qui serons un jour semblables aux anges, nous devons commencer à être dès maintenant ce qui nous est promis* ». En fait, comme il l'écrira dans son *Contre Jovinien*, « *Ou bien nous serons sans sexe, ce que sont les anges de Dieu ; ou bien, ce qui est absolument certain, si nous ressuscitons avec notre propre sexe, nous n'en accomplirons pas les fonctions* »⁶. La position d'Augustin est beaucoup plus équilibrée :

XXII, 17 [...] Mais ceux qui ne doutent pas de la résurrection des deux sexes me semblent plus sages. Car là-bas, il n'y aura plus la *libido* cause de confusion. Avant le péché, en effet, l'homme et la femme étaient nus et n'en étaient pas troublés. De ces corps donc, le vice sera extirpé et la nature conservée. Or, le sexe féminin relève non du vice de la nature, mais de la nature, laquelle sera alors libérée de l'union sexuelle et de l'enfantement. Toutefois, ce qui constitue la féminité subsistera, non pas en vue de son ancien usage, mais accordé à une beauté nouvelle, beauté qui n'excitera pas au regard une concupiscence qui ne sera plus, mais sera une louange à la sagesse et la clémence de Dieu, qui a créé ce qui n'était pas et délivré de la corruption ce qu'il a créé.

Le fait que dans le récit de la *Genèse* la femme ait été tirée du côté de l'homme endormi doit être compris de manière *prophétique* : pour annoncer la naissance de l'Église dans le sang et l'eau sortis du côté du Christ mort, percé par la lance (cf. Jn 19,34).

XXII, 17 [...] Ce sont là, nous le savons, les sacrements par lesquels est *édifiée* l'Église. C'est bien le même mot que l'Écriture a employé dans le texte où nous lisons de Dieu, non qu'il forma ou façonna, mais qu' « il édifia [la côte] en femme » (Gn 2, 22) ; c'est pourquoi l'Apôtre parle aussi de *l'édification du Corps du Christ qui est l'Église* (Ep 4, 12). La femme est donc autant que l'homme une créature de Dieu et si elle est tirée de l'homme, c'est pour marquer l'unité ; quant à son mode de formation, il *figure*, nous l'avons dit, le Christ et l'Église. Celui donc qui institua les deux sexes, les rétablira l'un et l'autre.

Ce qui est effectivement étonnant, c'est la reprise par saint Paul du verbe utilisé par la Septante : *oiko-domeo*, « bâtir », alors que, dans la traduction du Rabbinat, nous avons : « *organisa* en une femme ». Il me plaît de voir dans cette « édification » le futur statut

⁶ Nous citons ces textes d'après la note de la Bibliothèque Augustinienne, *La cité de Dieu, livres XIX-XXII*, p.620 et suivante, qui évoque une dispute de Jérôme avec Rufin à ce sujet à propos d'Origène.

juridique de la femme – à élaborer et perfectionner –, égale mais différente, de l'homme. Dans le récit, en effet, Adam reçoit la femme comme « *l'aide qui lui est assortie* », dans l'égalité et l'harmonie, en rupture avec l'animalité !

SGJ Dans la manière de parler du sexe féminin, il y a quand même une couleur un peu négative : « le vice sera extirpé et la nature conservée » ; « la nature sera alors libérée de l'union sexuelle et de l'enfantement » ; « une beauté nouvelle, beauté qui n'excitera pas au regard une concupiscence qui ne sera plus »...

JM Ce ne sera plus le temps de faire des enfants et il faut bien voir que ce qui, dans notre condition présente, caractérise la concupiscence, c'est un amour égoïste, tourné vers soi-même. [...] On ne sait pas ce qu'aurait été la sexualité au Paradis sans la faute, mais, pour Augustin, elle se serait exercée conformément au plan de Dieu qui a demandé à l'homme, créé homme et femme, de « *se multiplier et de remplir la terre* » (Gn 1,29). Par contre, quand il est question de la sexualité après la faute, on voit que ce n'est pas toujours une partie de plaisir pour la femme : « *Je multiplierai et multiplierai tes gémissements et tes douleurs ; tu enfanteras dans les douleurs, tu attendras la demande de ton époux, et il te dominera* » (Gn 3,16). Il convient de distinguer la sexualité innocente - ou celle qui s'approche de cette innocence par l'éducation au respect de l'autre - et celle qui est comme détournée, pervertie, par le péché, et qui n'est plus que prédation et utilisation de l'autre.

À quoi Augustin ajoute la réponse de Jésus aux sadducéens qui ne croyaient pas à la résurrection et voulaient le piéger avec la question de qui serait l'épouse une femme qui aurait dû épouser successivement sept frères pour avoir une descendance.

XXII, 17 [...] Alors que c'était l'occasion de leur dire : Celle dont vous me parlez, sera, elle aussi, un homme, non une femme, il n'a pas dit cela, mais il a dit : « *À la résurrection, on ne prendra ni mari, ni femme, mais on sera comme les anges de Dieu dans le ciel* » (Mt 22,30) ; les égaux des anges assurément, par l'immortalité et la béatitude, mais non par la chair; non plus d'ailleurs que par la résurrection, dont les anges n'auront pas eu besoin, puisqu'ils n'ont pu mourir. Le Seigneur nie donc qu'à la résurrection il y aura des noces, mais non des femmes. [...] Il y aura celles et ceux qui ici ont l'habitude de prendre époux ou de prendre femme, mais là-bas, ils ne le feront pas.

Il ne sera donc pas question de reprendre notre vie terrestre, ni de revivre nos amours « comme avant » : nous nous aimerons dans nos différences mais sans que cela ne puisse donner lieu à jalousie, car notre unique bien sera de partager la vie de Dieu.

6. Notre conformation en tant que membres du Corps du Christ (XXII, 18)

Ce chapitre 8 cite longuement des extraits du chapitre 4 de *l'Épître aux Éphésiens*, en vue de montrer comment nous parviendrons tous à « l'état d'homme parfait » en raison de notre appartenance au Corps du Christ, ce qui remet en cause toute visée individualiste du salut. Dans ce Corps, actuellement en pérégrination sur terre, tous les ministères – apôtres, prophètes, évangélistes, pasteurs, docteurs – sont ordonnés à « *l'édification du corps du Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et à la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme parfait (ad virum perfectum), à la mesure de la plénitude de l'âge du Christ* » (4, 12-13). « *C'est par lui que le corps tout entier, assemblé et uni par le lien de toutes sortes de secours, selon la mesure et l'opération de chaque partie, achève sa croissance pour sa propre édification dans la charité* » (Ep 4,16).

XXII, 18 [...] Mais si cela devait être rapporté à la forme de résurrection dans laquelle chacun se trouvera, qu'est-ce qui nous empêche d'entendre aussi femme (*feminam*) dans le mot homme (*vir*), qui serait utilisé à la place de *homo*, comme

dans cet endroit où il est dit : « Bienheureux l'homme (*vir*) qui craint le Seigneur » (Ps 111, 1), car il y a certainement là aussi des femmes qui craignent le Seigneur.

Notons que dans le texte de Paul, *vir* renvoie au Fils de Dieu, ailleurs défini comme l'Époux de l'Église avec laquelle il ne forme qu'une seule chair. D'où le sexe masculin dans le texte de saint Paul.

7. Comment seront les membres corporels ? (XXII, 19)

Augustin revient encore à la phrase « *Pas un cheveu de votre tête ne périra* » (Lc 21, 18) pour tenter de répondre à l'objection des difformités corporelles. Les retrouverons-nous à la résurrection ? Sa réponse est dans une répartition plus juste et plus harmonieuse de la masse corporelle, comme le ferait un sculpteur avec la même masse d'argile ou de métal : « *l'intégrité de la substance sera sauvegardée, seule la difformité disparaîtra* » (XXII,19,1)

Donc rien à craindre pour les ongles et les cheveux qui, s'ils étaient restitués, engendreraient de la difformité ! La phrase évangélique doit plutôt s'entendre du nombre des cheveux que de leur longueur !

XXII, 19, 2 [...], Par là ni les maigres ni les obèses ne doivent craindre de se trouver là-bas tels qu'ils n'auraient pas voulu être ici, s'ils l'avaient pu. Toute beauté du corps consiste, en effet, dans l'harmonie de ses parties jointe à la grâce du teint. Où cette harmonie des parties fait défaut, la raison de la laideur est, soit une malfaçon, soit un manque, soit un excès. Par conséquent il n'y aura aucune laideur due à la dissymétrie des éléments, là où toute malfaçon sera corrigée et tout ce qui manque par rapport à la mesure convenable sera complété...

Voilà qui est à prendre avec humour, car c'est par rapport à l'esprit du monde que nous jugeons de l'esthétique des gens, en les comparant à une nome ou les uns aux autres.

Il est dit aussi que « *les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père* » (Mt 13, 43). Cette clarté ne faisait sans doute pas défaut au Christ ressuscité, mais c'est afin de se faire reconnaître à ses disciples dont il connaissait les limites, qu'il la voila à leurs yeux et qu'il leur montra les cicatrices de ses blessures. Il prit aussi avec eux de la nourriture et de la boisson (cf. Le 24, 39-41) non par besoin de s'alimenter, mais en vertu du pouvoir qu'il avait de le faire (XXII, 19,2). Pour dire que des hommes, pourtant non aveugles, ne peuvent pas voir ce qu'ils cherchent, comme les Sodomites ne trouvant pas la porte du juste pour s'emparer de ses hôtes (Gn 19,11), les Grecs parlent d'*aorasia* : « cécité » ou « ténèbres ».

Pendant, comme celles du Ressuscité, il y a des cicatrices « *qui ne sont pas des marques de laideur, mais de dignité ; et en elles rayonnera une certaine beauté, non pas celle du corps, bien que dans le corps, mais celle de la vertu* » (XXII,19,3).

8. Tous les corps retrouveront leur intégrité (XXII, 20)

Quant à ceux qui auront été « *dévorés par les bêtes ou par le feu, tout ce qui s'est dissipé en poussière ou en cendre, tout ce qui s'est dissous en eau ou exhalé dans l'air* », rien n'échappe à la connaissance ni à la puissance du Créateur. Et Augustin ne manque pas de citer ici la définition de Dieu, que Cicéron reprend des grands philosophes : « *C'est un certain esprit (mens), libre et indépendant, dégagé de tout agrégat mortel, connaissant tout et mettant tout en mouvement, doué lui-même d'un mouvement éternel* » (*Tusculanes*, 1, 27, 66). C'est de Dieu que vient tout mouvement, y compris celui de la vie, dans son développement...

Plus délicate est la question de l'homme dévoré par un autre homme, car à qui doit revenir cette chair ainsi dévorée ? En effet, elle n'a pas fait que traverser le corps de l'anthropophage puisqu'elle a été assimilée pour devenir son corps ! Comment cette chair, pour ainsi dire « empruntée », sera-t-elle donc rendue à son propriétaire ? Réponse : chacun recevra sa propre

chair « de celui qui peut rappeler même ce qui s'est exhalé dans l'air. Cette chair serait-elle complètement anéantie, n'en resterait-il aucun élément dans aucun recoin de la nature, que le Tout-Puissant la reconstituerait en la tirant d'où il voudra » (XXII, 20,2). Même de rien !

XXII, 20, 3. Voici en résumé les conclusions qui découlent de toutes ces questions, considérées et traitées selon nos faibles moyens. A la résurrection de la chair pour l'éternité, la taille de chaque corps aura les proportions qu'elle avait ou aurait dû avoir à l'âge de la jeunesse en vertu de la raison déposée dans le corps de chacun, tout en sauvegardant entre tous les membres une harmonieuse beauté. Si, pour sauvegarder cette beauté, il était enlevé quelque chose de quelque masse monstrueuse concentrée sur une quelconque partie, pour le répartir sur l'ensemble, de sorte que cet excédent ne soit pas perdu et l'équilibre de toutes les parties assuré, il n'est pas absurde de croire que cet excédent puisse également servir d'accroissement à la stature du corps, puisqu'ainsi sera redistribué sur toutes les parties, pour qu'elles soient belles, ce qui, concentré démesurément dans une seule, manquerait certes de beauté. Mais si quelqu'un prétend que chacun ressuscitera avec la stature qu'il avait en mourant, il n'y a pas lieu de s'acharner contre lui ; qu'il écarte seulement toute difformité, toute faiblesse, toute laideur et toute corruption, bref, tout ce qui déparerait ce royaume dans lequel les enfants de la résurrection et de la promesse seront les égaux des anges (cf. Mt 22, 30), non pas assurément quant au corps et à l'âge, mais en félicité.

Voilà la manière dont Augustin juge bon de répondre à ceux qui veulent ridiculiser la foi chrétienne, tout en tenant compte du principe selon lequel rien ne sera perdu. C'est quelque peu acrobatique et cela ne manque pas d'humour ! Il reste que l'Écriture ne nous dit pratiquement rien au sujet de l'état physique dans lequel nous nous retrouverons une fois que nous serons ressuscités. Elle nous dit seulement de quoi nourrir notre confiance et notre espérance : que pour les élus, membres de la cité de Dieu, la béatitude sera parfaite et pour toujours, deux choses que nous ne pouvons pas imaginer en cette vie, même pas en niant les limites de ce dont nous pouvons avoir l'expérience.

4. De la vie temporelle à la vie éternelle (XXII, 21-28)

1. La nouveauté encore inconnue du corps spirituel (XXII, 21)

XXII, 21. Tout ce qui a péri des corps vivants et des cadavres après la mort, sera donc reconstitué, et, en même temps que ce qui est resté dans les tombeaux, ressuscitera, passant de la vétusté du corps animal à la nouveauté du corps spirituel revêtu d'incorruptibilité et d'immortalité. [...] Rien en aucune manière ne pourra échapper à la toute-puissance du créateur...

La chair spirituelle sera donc soumise à l'esprit mais en restant chair, sans devenir esprit ; comme l'esprit charnel lui-même fut soumis à la chair, tout en restant esprit sans être chair. De cela nous faisons l'expérience dans la dégradation due à notre châtement. Ce n'est pas, en effet, selon la chair, mais selon l'esprit qu'ils étaient charnels, ceux à qui l'Apôtre a dit : « *Je n'ai pas pu vous parler comme à des spirituels, mais comme à des charnels* » (1 Co 3, 1). L'homme appelé spirituel en cette vie n'en reste pas moins charnel par son corps, et il voit en ses membres une autre loi, qui est en guerre contre la loi de son esprit (cf. Rm 7, 23); mais il sera spirituel, même dans

son corps, quand sa chair ressuscitera de manière à réaliser ce qui est écrit: «*Il est semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel*» (1 Co 15, 42)...

Le corps animal, c'est le corps *animé*, vivant – à partir du grec, on le dirait *psychique* – qui ne peut se spiritualiser – « esprit » en grec se dit *pneuma* par référence au souffle – qu'en s'ouvrant à ce qui est éternel – les idées selon Platon – mais aussi et surtout, selon Augustin, à une relation vivante et vivifiante avec Dieu, car l'homme qui se ferme à cette relation et prétend se suffire à lui-même ne sera que « chair », vivante mais mortelle. « *Car toute chair est comme l'herbe et toute gloire d'homme comme une fleur d'herbe ; l'herbe se dessèche et la fleur tombe* » (1P 1, 24 ; cf. Ps 91,8). Il convient donc de distinguer le psychisme, objet de notre moderne psychologie, qui correspond à notre vie de relation avec le monde et autrui, et ce qui est de l'ordre de la pensée comme « vision » de ce qui ne passe pas. D'où la distinction faite par Platon de la *psuchè*, l'âme, et du *nous*, l'intellect, qui se retrouvera plus tard dans l'anthropologie chrétienne, voire dans la Trinité.

.. Quelle sera et combien grande la grâce du corps spirituel ? Le temps d'en avoir l'expérience n'est pas encore venu et je crains qu'il soit téméraire d'en dire quoi que ce soit. Cependant, puisque pour la gloire de Dieu, la joie de notre espérance ne doit pas rester muette, et que c'est des fibres les plus secrètes d'un brûlant et saint amour que jaillit ce cri : « *Seigneur, j'ai aimé la beauté de ta maison* » (Ps 25,8), essayons avec son aide et comme nous le pourrons, à partir des dons qu'en cette vie accablée de tant de misères, il prodigue aux bons et aux méchants, d'imaginer combien sera grand ce dont, n'en ayant pas encore fait l'expérience, nous ne pouvons pas parler comme il convient. Je passe sous silence le temps où Dieu créa l'homme dans la rectitude ; je passe sous silence la vie heureuse des deux époux dans l'abondance du paradis (Gn 2, 7), car ce fut si bref que leurs descendants ne purent même pas s'en faire une idée. Et dans cette vie que nous connaissons, dans laquelle nous sommes encore, et dont, tant qu'elle dure, en dépit de tous nos progrès, nous ne cessons de rencontrer les tentations ou plutôt [cette vie] qui *n'est elle-même que tentation* (cf. Jb 7, 1), qui pourrait développer quelles peuvent être les marques de la bonté de Dieu envers le genre humain ?

2. Des maux et des misères, conséquences du péché originel (XXII,22)

XXII, 22. 1. Déjà pour ce qui concerne la première origine, le fait que toute la race des mortels ait été condamnée, cette vie, s'il faut l'appeler vie alors qu'elle est pleine de maux si grands et si nombreux, l'atteste. Qu'indique d'autre, en effet, cette horrible profondeur d'ignorance, d'où naît toute erreur et qui a reçu en son sein ténébreux tous les fils d'Adam, de telle sorte qu'un homme ne peut s'en libérer sans effort, sans douleur ni sans crainte ?...

En fait, nous avons peur de la vérité et la résistance à admettre les conséquences du péché du premier homme pour toute l'humanité est l'effet de ce péché lui-même, que l'homme ne veut pas reconnaître... Il ne le peut que par grâce en acceptant de recevoir son salut de Dieu.

... Et que nous révèle l'amour de tant de choses vaines et nuisibles, d'où naissent les soucis qui rongent, les désordres, les afflictions, les frayeurs, les joies malsaines, les discordes, les procès, les guerres, les embûches, les colères, les inimitiés, les mensonges, les flatteries, la fraude, le vol, la rapine, la perfidie, l'orgueil, l'ambition, l'envie, les homicides, les parricides, la cruauté, la sauvagerie, la perversité, la luxure, l'effronterie, l'impudence, l'impudicité, les débauches, les

adultères, les incestes, tous ces actes d'impudicités contre nature de l'un et de l'autre sexe que l'on rougit même de nommer, les sacrilèges, les hérésies, les blasphèmes, les parjures, les oppressions d'innocents, les calomnies, les tromperies, les prévarications, les faux témoignages, les jugements iniques, les violences, les brigandages, et tant d'autres crimes qui ne viennent pas à l'esprit et qui pourtant ne quittent pas cette triste vie humaine ? Ils sont l'œuvre des hommes méchants, il est vrai, mais tous proviennent de cette racine d'erreur et d'amour pervers avec laquelle naît tout fils d'Adam. Qui ne sait, en effet, avec quelle profonde ignorance de la vérité, manifeste dès la petite enfance, et avec quelle abondance de vains désirs, visibles déjà chez les enfants, l'homme vient en cette vie, de sorte que, s'il lui était permis de vivre à sa guise et de faire tout ce qu'il lui plaît, tous ces crimes et forfaits que j'ai mentionnés et ceux que je n'ai pu mentionner, il en viendrait à les commettre tous, ou du moins un grand nombre ?

Quand, dans son traité *du Libre-arbitre* III, 52, Augustin définissait ce qu'il nommera un peu plus tard le péché originel, comme « *un état d'ignorance et de difficulté* », il savait de quoi il parlait. Ce n'est pas parce qu'un Rousseau a pu dire que l'homme est naturellement bon, qu'il faut cesser d'éduquer les enfants ! Augustin parle ici d'une « *racine d'erreur et d'amour pervers avec laquelle naît tout fils d'Adam* ». Et quand on a compris l'enjeu théologique du péché originel et que le nier, c'est se priver du salut de Dieu qui est bon et miséricordieux, ce Dieu qui n'est plus alors qu'un impuissant ou un pervers, on a du mal comprendre pourquoi tant de gens ont du mal à l'admettre. Cela peut s'expliquer par une lecture littérale et superficielle du chapitre 3 de la *Genèse* – par la disproportion entre la peccadille de croquer une pomme, et encore heureux quand on ne démasque pas ici l'acte sexuel ! – et le fait que ce châtement puisse frapper toute l'humanité, avant même que chacun n'ait rien fait, mais sans doute et surtout par la peur et le refus de se reconnaître pécheur, c'est-à-dire, *séparé de Dieu*, ce qui est proprement la marque du péché. Mais c'est l'orgueil qui est à la racine de tout péché si bien que c'est lui qui nous fait *refuser* le pardon, car tel est bien, semble-t-il, le sens de ce que Jésus nomma « le péché contre l'Esprit » qui ne sera jamais pardonné : le refus de se laisser spiritualiser.

Cependant, dans sa colère, Dieu n'a pas retenu sa miséricorde (cf. Ps 76,10) : « *dans la sensibilité du genre humain, l'interdit et l'instruction, bien que remplis de travaux et de peines, veillent contre ces ténèbres dans lesquelles nous naissons et s'opposent à ces élans* ». Au temps d'Augustin, qui priait pour n'être pas battu à l'école, les châtements corporels étaient redoutés des enfants, comme d'ailleurs des adultes quand ils avaient affaire aux autorités impériales. Kant, au Siècle des Lumières, répétera qu'il n'est pas d'homme sans éducation. Et c'est de cette sagesse que nous semblons nous éloigner au fil des années...

XXII, 22,2 [...] A quoi tendent tous ces châtements, sinon à combattre l'ignorance et à réfréner la funeste cupidité, ces deux maux avec lesquels nous venons au monde ? D'où vient-il, en effet, qu'il faut peiner pour se souvenir et qu'on oublie sans peine ? Qu'il nous en coûte d'apprendre et qu'il n'en coûte rien d'ignorer ? Que l'effort nous est si pénible et la paresse si facile ? Ne voit-on pas clairement de quel côté, comme de son propre poids, penche et se précipite la nature viciée, et de quels secours elle a besoin pour se libérer ? Car mollesse, indolence, paresse, négligence sont à coup sûr des vices par lesquels le travail est fuit, puisque que le travail lui-même, même quand il est utile, est [vu comme] un châtement.

SGJ Mais il y a des gens qui aiment faire des études, qui aiment apprendre...

JM. Certes, surtout dans le but de devenir meilleur que les autres...

SGJ C'est la généralisation qui est tragique...

JM. Mais ne faut pas négliger les motivations secrètes, inconscientes..

Mais, de dehors de ce que les adultes veulent imposer aux enfants soi-disant pour leur bien, il y a les peines « *qui ne tiennent pas à la malice et à la perversité des méchants, mais à notre condition et à notre misère communes* » : veuves, deuils, dommages dus aux désordres de la nature et aux maladies : les intempéries et les catastrophes, le grand froid ou la canicule, l'inquiétude au sujet des récoltes...

Et que dire des attaques multiformes des démons qui frappent même les enfants baptisés ? « *Dieu permet cela pour qu'il devienne clair, surtout dans le cas de ces enfants, combien est déplorable la misère de cette vie et combien est désirable le bonheur de l'autre vie* » (XXII, 22,3). Et pourquoi faut-il donc que ce soit au prix d'une souffrance qu'on puisse arracher un malade à la souffrance ? Et ces mères qui, poussées par la faim, en viennent à dévorer leurs propres enfants ? Et les hallucinations et les suites des cauchemars ?...

XXII,22, 4. *De cette vie misérable, de cette sorte d'enfer, seule nous délivre la grâce du Christ Sauveur, de notre Dieu et Seigneur - c'est là le nom même de Jésus, qui signifie sauveur - pour nous éviter avant tout de tomber, après cette vie, dans quelque chose de pire et d'éternel, qui ne sera pas une vie mais une mort. Dans cette vie, il nous vient, sans doute, par les saints et les choses saintes, de grands soulagements à nos maux, mais ces bienfaits ne sont pas toujours attribués à ceux qui les demandent afin que ce ne soit pas pour eux qu'on recoure à la religion qui doit être recherchée surtout pour cette autre vie où il n'y aura plus aucun mal ; et si la grâce vient au secours de tous les gens de bien au milieu de ces maux, c'est pour qu'ils les supportent d'un cœur d'autant plus fort que leur foi sera plus grande.*

Autrement dit, la foi chrétienne n'est pas destinée à améliorer notre condition terrestre selon l'esprit du monde, mais bien à nous introduire, dès cette terre, dans la vie de Dieu dont nous savons très bien que l'accès passe par la mort. Certes, il a été dit que la philosophie pouvait guérir les maux, mais, selon Cicéron, seule peut y réussir la vraie philosophie qui n'est donnée qu'à un petit nombre, au point que Platon a pu dire qu'on ne peut l'acquérir sans quelque faveur divine ! Mais la philosophie elle-même ne peut tenir sa promesse qu'en nous faisant donner la préférence à ce que Socrate a appelé « le soin de l'âme » sur la recherche des biens terrestres qui nous mettent en rivalité les uns avec les autres, tout en pouvant nous être enlevés à tout moment. Et ce « consentement à la nécessité », à ce qui ne peut être autrement, même s'il n'est pas éclairé par le mystère du Christ, n'est-il pas la seule manière, sans attendre nul secours, de ne pas trop subir la vie comme un châtement ?

3. Les épreuves des justes (XXII, 23)

XXII, 23. *En dehors de ces maux, communs en cette vie aux bons et aux méchants, les justes y ont leurs peines particulières, quand ils luttent contre les vices et sont exposés aux épreuves et aux périls inhérents à de tels combats. Tantôt de manière plus agressive, tantôt de manière plus calme, jamais la chair ne cesse de convoiter contre l'esprit, ni l'esprit contre la chair (Ga 5, 17), de sorte que nous ne faisons pas ce que nous voulons pour détruire toute convoitise mauvaise ; mais nous devons, autant que nous le pouvons avec l'assistance divine, la subjuguier en lui refusant notre consentement, montant la garde par des veilles incessantes afin de n'être pas trompé par une opinion qui semblerait vraie, pris au piège par un discours qui se retourne, aveuglé par les ténèbres de quelque erreur, afin de ne pas prendre le bien pour le mal ni le mal pour le bien, de n'être pas détourné de ce qu'il faut faire par la crainte, ou précipité dans ce qu'il ne faut pas faire par le désir, pour que le soleil ne*

se couche pas sur notre colère (cf. Ep.4,26), pour ne pas rendre à nos ennemis le mal pour le mal, pour n'être pas accablé par une tristesse sans mesure et sans dignité, pour que l'ingratitude ne rende pas notre cœur insensible aux bienfaits reçus, pour que notre bonne conscience ne succombe pas aux méchantes rumeurs, pour que des soupçons inconsidérés ne nous abusent pas à l'égard du prochain, que la calomnie n'en vienne pas à nous abattre, que le péché ne règne pas en notre corps mortel pour nous soumettre à ses désirs, pour que nos membres ne deviennent pas pour le péché des *instruments d'iniquité* (cf. Rm 6, 12-13), que notre œil ne cède pas à la convoitise, que la passion de la vengeance ne l'emporte pas, que le regard ni la pensée ne s'attardent dans ce qui donne un plaisir mauvais, que l'oreille ne se complaise pas à la parole indécente ou méchante, que nous ne fassions pas ce qui est défendu, même si c'est agréable, et qu'enfin dans cette guerre pleine de fatigues et de dangers, nous n'espérons pas vaincre avec nos propres forces, ni attribuer à celles-ci la victoire une fois acquise, mais que nous la rapportions à la grâce de celui dont l'Apôtre a dit : « *Rendons grâces à Dieu qui nous a donné la victoire par Notre Seigneur Jésus-Christ* » (1 Co 15, 57), et ailleurs: « *En tout cela, nous l'emportons grâce à celui qui nous a aimés* » (Rm 8, 37).

Belle évocation des innombrables combats que doit livrer le juste en cette vie, car les assauts du mal sont incessants et parfois d'une subtilité désarmante.

4. Des biens terrestres (XXII, 24)

XXII, 24, 1. Il nous faut maintenant examiner cette misère du genre humain dans laquelle est reconnue la justice de [Dieu] qui punit, et de quels et nombreux biens sa bonté comble toutes ses créatures en veillant sur elles.

Ce qui est dit dans ce chapitre 24, c'est que, en dehors des misères que nous subissons en punition du péché, le Créateur ne cesse de nous combler de ses bienfaits. Ainsi, même si elle devait mourir, il n'a pas retiré la fécondité à la race humaine,

XXII,24,1 [...] Mais simultanément, dans ce fleuve ou ce torrent du genre humain, vont courir et le mal transmis par celui qui nous a engendrés et le bien qui nous vient de celui qui nous crée. Dans le mal originel il y a deux choses : le péché et le châtement; et deux choses dans le bien originel : la propagation et la conformation.

D'un côté, le péché et le châtement, mais de l'autre, ce que l'on trouve moins souvent sous la plume d'Augustin, la propagation – ce qui suppose que la sexualité soit un bien – et la conformation, c'est-à-dire la capacité de se rectifier, ce qui ne peut vraiment se faire qu'avec Dieu, dans « *cette activité que Dieu continue à exercer maintenant encore* » (cf. Jn 5, 17).

XXII, 24,1 [...] Maintenant, j'ai décidé de parler des biens que Dieu a répandus et répand encore sur la nature viciée et condamnée. Car, par sa condamnation, ni il ne lui a enlevé tout ce qu'il lui avait donné, sinon elle n'existerait plus du tout; ni il ne l'a éloigné de son pouvoir, alors même que, pour la punir, il la livrait au diable, tout en gardant le diable lui-même en son pouvoir ; car, elle aussi la nature du diable ne peut subsister que par l'action de celui qui est souverainement et fait être tout ce qui a de quelque manière part à l'existence.

Rien n'existe que par Dieu dont la miséricorde n'opère sur nous que par la conversion de notre libre-arbitre, comme nous l'avons lu au livre XXI. Justice et miséricorde divines ne peuvent donc aller l'une sans l'autre, car si Dieu ne peut effacer nos choix sans se nier lui-même, lui qui nous a voulu libres, « *il n'oublie pas d'avoir pitié* » (cf. Ps 76,10). En livrant

l'homme au diable, à la tentation – mais déjà à la misère, comme ce fut le cas de cet homme juste qu'était Job –, Dieu veut lui donner l'occasion de reconnaître combien il est loin de lui et de se tourner vers lui. Comme dans la parabole de l'enfant prodigue.

SGJ Dieu a-t-il livré l'homme au diable ?

JM. Parce que capable de choix, l'homme peut effectivement subir l'influence de celui qui a choisi avant lui et c'est bien pour assumer cette possibilité humaine, que Jésus a été « *conduit au désert pour y être tenté par le diable* » (Mt 4,1). En effet, il n'est pas de vie humaine qui ne doive résister à la tentation. C'est le prix de notre libre-arbitre. On ne peut choisir le bien qu'en renonçant au mal, ou plutôt il n'est de bien que relativement au mal et réciproquement. Et, dans sa prière, Jésus ne nous fait-il pas demander: « *Ne nous laisse pas entrer en tentation* » ? C'est toujours une possibilité latente, plus ou moins forte, mais qui est là.

Toutefois la propagation, la génération selon la chair, n'est plus ce qu'elle était à l'origine : XXII, 24,2 [...] *Après que l'homme eut délaissé la dignité dans laquelle il avait été établi, il se compara aux bêtes et engendra comme elles, mais sans que s'éteigne complètement en lui cette sorte d'étincelle de raison par laquelle il a été créé à l'image de Dieu (cf. Gn 1, 27). En effet, si la conformation n'était pas ici appliquée à la propagation, celle-ci ne pourrait pas se développer selon ses formes et ses modes propres.*

Conformation suppose que l'on se forme relativement à une norme extérieure, mais peut suggérer aussi que ce soit *avec* : avec Dieu, certes, en acceptant le secours de sa grâce, mais déjà avec les autres, dans l'usage de l'imitation et du langage qui, quand il ne se ferme pas à la vérité, n'est rien d'autre que l'exercice de la raison. D'où la fonction libératrice de la philosophie évoquée plus haut (XXII, 22,4). L'homme est capable de tirer des leçons de l'expérience et, dans la mesure où il les aime, il a le souci d'éduquer ses enfants

[...] *Maintenant l'homme et la femme s'unissent, mais ils ne pourraient pas engendrer sans l'action créatrice de Dieu. [...] De même que le dit l'Apôtre à propos de l'éducation spirituelle : « Ni celui qui plante n'est quelque chose, ni celui qui arrose, mais c'est Dieu qui donne la croissance » (1 Co 3,7), de même peut-on dire ici : « Ni qui s'unit, ni qui donne sa semence ne sont quelque chose, mais celui qui donne forme, Dieu ; ni la mère qui porte ce qui a été conçu et nourrit ce qu'elle a mis au monde, n'est quelque chose, mais Dieu, qui donne l'accroissement. C'est lui qui, en travaillant jusqu'à présent (cf. Jn 5, 17), fait que les semences se multiplient en nombre et que, à partir des voiles cachés et invisibles qui les recouvrent, elles développent leurs formes visibles et pleines de beauté à nos yeux ; c'est lui qui, unissant et assemblant d'une manière admirable les deux natures, incorporelle et corporelle, l'une pour commander, l'autre pour obéir, réalise l'être animé. Et cette œuvre de Dieu est si grande, si prodigieuse, qu'à la bien considérer, non pas seulement dans l'homme, animal raisonnable et donc le plus beau et le plus noble de tous les êtres vivants de la terre, mais aussi jusque dans le plus petit moucheron, elle jette l'esprit dans la stupeur et le pousse à louer le Créateur.*

Ce n'est pas pour rien que nous parlons de *procréation*, car c'est Dieu qui est à l'origine de chaque être humain, ce qui en fait tout autre chose que la chose de ses parents ou, comme il est devenu normal de le dire aujourd'hui, le fruit d'une « projet parental » ! La vie est quelque chose d'incorporel, même si nous ne pouvons la percevoir que dans un vivant corporel.

« C'est lui qui a donné l'esprit (*mentem*) à l'âme humaine », la raison et l'intelligence qui se trouvent comme endormies chez l'enfant, comme si elles n'existaient pas, mais qui vont se développer avec l'âge, « *pour rendre l'âme capable de science et de doctrine, apte à percevoir le vrai et à aimer le bien* » :

XXII, 24,3 [...] grâce à cette capacité elle s'emplira de sagesse et sera dotée des vertus qui lui permettront avec prudence, force, tempérance et justice, de combattre les erreurs et les autres vices innés et de les vaincre en ne désirant rien d'autre que le Bien souverain et immuable. [...]

À quoi s'ajoutent tous « *les arts inventés par le génie de l'homme, les uns pour ses besoins, les autres pour ses plaisirs* », autant de choses qui révèlent chez l'homme la capacité d'inventer, d'apprendre et de pratiquer. Suit une énumération de tous ces arts...

XXII, 24,3 [...] Et nous ne parlons maintenant que de la nature de l'esprit humain, ornement de cette vie mortelle, et non de la foi et du chemin de la vérité, cette vérité qui nous met en possession de la vie immortelle.

Autrement dit, nous ne parlons pas de ce que l'homme a perdu en tombant dans le péché. C'est pour pouvoir croire librement, en choisissant le vrai et le bon, que le libre-arbitre nous a été donné : non pas pour faire le mal, mais pour pouvoir aimer.

Suit une réflexion sur le corps humain et sa stature :

XXII,24,4 [...] Non, l'homme n'a pas été créé comme les animaux privés de raison que nous voyons courbés vers la terre, mais la forme de son corps dressée vers le ciel l'avertit de goûter les choses d'en haut. De plus, l'étonnante mobilité accordée à sa langue et à ses mains si bien faites pour parler et écrire, si habiles à toutes sortes d'arts et de métiers, ne montre-t-elle pas assez quelle âme a reçu un tel corps à son service ? Et pourtant, mis à part les nécessités de l'action, il existe entre toutes ses parties une proportion si harmonieuse, et dans leur symétrie une correspondance si belle, qu'on ne saurait dire si dans leur création l'utilité a prévalu sur la beauté.

Et que dire des merveilles cachées de l'intérieur du corps humain ? Ou de ces choses qui n'ont pas d'utilité et ne semblent là que pour leur beauté ?

Tout l'univers semble donc une merveille inépuisable d'utilité et de beauté. Et pourtant, XXII,24, 5 [...] Tout cela n'est que soulagement de malheureux condamnés et non récompenses de bienheureux ! Que seront donc ces récompenses, si ces soulagements sont déjà si nombreux, si merveilleux et si grands ? Que donnera-t-il à ceux qu'il a prédestinés à la vie, lui qui a tant donné à ceux-là mêmes qu'il a prédestinés à la mort⁷ ? De quels biens ne comblera-t-il pas dans la vie bienheureuse ceux pour qui, dans cette vie de misères, il a voulu que son Fils unique souffrît tant de maux jusqu'à la mort même ? Aussi l'Apôtre, parlant des prédestinés au royaume, a-t-il dit : « *Lui qui n'a pas épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnerait-il pas toutes choses avec lui* » (Rm 8, 32) ? Quand s'accomplira cette promesse, que serons-nous, quel sera notre état, quels biens recevrons-nous dans ce royaume, alors que déjà, dans le Christ mourant pour nous, nous en avons reçu un tel gage ? Quel sera l'esprit de l'homme absolument affranchi de tout vice, ni auquel il soit soumis, ni auquel il puisse céder, ni contre lequel il puisse du moins honorablement lutter, alors qu'il sera pacifié par la vertu la plus paisible ? [...] Et que sera notre corps entièrement soumis à l'esprit

⁷ Bien évidemment cette prédestination fait partie des risques du libre arbitre. Dieu ne choisit pas à notre place !

et suffisamment vivifié par lui pour n'avoir plus besoin d'aliments ? En effet, il ne sera plus animal, mais spirituel, ayant certes une chair, mais une substance sans aucune corruption charnelle !

5. La résistance des philosophes à admettre la résurrection de la chair (XXII, 25-28)

XXII, 25. En vérité, au sujet des biens de l'âme dont, après cette vie, jouira le bienheureux, il n'y a pas de désaccord entre les philosophes dignes de ce nom et nous ; c'est seulement la résurrection de la chair qu'ils mettent en cause et qu'ils nient autant qu'ils peuvent. Mais il y a tellement d'hommes qui y croient, qu'il n'en reste plus qu'un petit nombre à la nier : savants et ignorants, âmes simples et sages du monde se sont tournés d'un cœur plein de foi vers le Christ qui a montré par sa propre résurrection ce qui semble absurde à ces philosophes.

Si Augustin écrivait de nos jours, il serait sans doute étonné par le nombre de chrétiens qui ne croient pas vraiment en la résurrection de la chair, ou du moins vivent comme s'ils n'y croyaient pas... Mais revenons à son texte.

Porphyre qui place si haut le Dieu unique, qu'il appelle « Dieu-Père » et « Roi », pourquoi ne reconnaît-il donc pas que ce Dieu ne peut mentir, et que ce qu'il a promis s'étant réalisé, se réalisera également ce qu'il a annoncé ?

Augustin revient alors sur la contradiction entre Porphyre et Platon. Pour Porphyre, il est vain de parler d'incorruptibilité dans l'au-delà puisque, en elle-même immortelle, « l'âme ne peut être heureuse qu'en ayant fui tout corps » (XXII,26). Quant à Platon, ne fait-il pas dire au Dieu incréé s'adressant aux dieux créés – aux astres du ciel – qu'ayant eu un commencement, ils ne peuvent être ni immortels ni indissolubles par nature, mais seulement parce que lui, le dieu suprême, en a décidé ainsi. Autrement dit, c'est par un décret que le Dieu incréé réalise l'impossible : que ne meurent pas, en se dissociant de leurs corps célestes, ces dieux qui, un jour, ont commencé d'exister (cf. XXII, 26), Augustin citant ici le *Timée* de Platon dans la traduction de Cicéron. Mais alors pourquoi refuser un miracle analogue au Dieu des chrétiens : celui de lier pour toujours l'âme humaine à un corps immortel ? Car, pour Platon, « les âmes, pour être heureuses, n'ont pas à fuir tout corps, mais à en recevoir un qui soit incorruptible ». Avec toutefois cette réserve que se réincarner dans un autre corps n'est pas tout à fait la même chose que de retrouver le sien, même remis à neuf !

Augustin risque alors cette hypothèse : si Platon et Porphyre avaient pu se communiquer l'un à l'autre chacune de leur vérité partielle, « peut-être seraient-ils devenus chrétiens » :

XXII, 27 [...] Platon a dit que les âmes ne peuvent rester éternellement sans corps et c'est pourquoi il a ajouté qu'après un temps, quelque long qu'il soit, même les âmes des sages devront retourner dans des corps. Porphyre, de son côté, a soutenu que l'âme complètement purifiée, une fois rentrée auprès du Père, ne reviendra plus jamais aux misères de ce monde.

Il ne leur resterait plus à nous concéder que les âmes retrouveront leur propre corps, « ceux dans lesquels elles ont enduré les maux de ce monde, et dans lesquels aussi, pour échapper à ces maux, elles ont honoré Dieu pieusement et fidèlement. ».

Et pour aller dans ce sens, Augustin n'hésite pas à rappeler que, selon Varron, quelques astrologues ont écrit qu'il y a pour les hommes nécessité de renaître, ce que les Grecs appellent *palingénésie* et que, « tous les quatre cent quarante ans, le même corps et la même âme, unis jadis dans le même homme, rentrent de nouveau en conjonction ».

XXII, 28 Voilà pourquoi, si Platon et Porphyre ou plutôt leurs partisans encore vivants sont d'accord avec nous pour admettre le retour des âmes saintes en des corps, comme le dit Platon, mais sans y retrouver aucune misère, comme le dit Por-

phyre, il s'en suit, comme l'enseigne la foi chrétienne, que ces âmes recevront des corps tels qu'elles puissent y vivre exemptes de tout mal dans un bonheur sans fin. Qu'ils empruntent donc aussi à Varron l'idée que les âmes retourneront en ces mêmes corps dans lesquels elles vivaient jadis, et voilà résolue pour eux toute cette question de la résurrection de la chair pour l'éternité.

Belle rêverie de la raison, qui vaut bien l'objection soi-disant rationnelle des quatre éléments tirée de Cicéron, mais cela ne compte guère face à l'aveuglement de l'homme pécheur !

5. La vision de Dieu et la béatitude éternelle de la cité de Dieu (XXII,29-30)

Nous serons charnels par notre corps ressuscité, mais nous verrons spirituellement. Nous verrons alors clairement ce que nous voyons ici de manière imparfaite ou indirecte, puisque c'est par la pensée que nous savons que Dieu est l'auteur de ses créatures. Mais dans la vie spiritualisée des bienheureux, il y aura une transparence totale entre les êtres et, de même que ce n'est pas parce que Dieu n'est pas corporel qu'il ne voit pas les corps, de même ce n'est pas notre corps spiritualisé qui nous empêchera de voir Dieu.

1. La vision de Dieu (XXII,29).

XXII, 29. 1. Voyons à présent, pour autant que Dieu daignera nous assister, ce que feront les saints dans leurs corps immortels et spirituels, quand la vie de leur chair ne sera plus charnelle mais spirituelle.

Impossible de dire ce que sera cette activité, ou plutôt ce « *repos ou ce loisir* », car nous n'avons jamais rien expérimenté de tel. Et, d'autre part, l'Apôtre nous dit que « *la paix de Dieu dépasse toute intelligence* » (Ph 4,7), en dehors bien sûr de son intelligence à lui.

XXII,29 [...] Mais puisque même nous, à notre façon, rendus participant de la paix [de Dieu], nous connaissons en nous, entre nous et avec lui, la plus grande paix - pour autant que cela puisse être notre plus haut degré -, de même les saints anges la connaissent à leur façon, car quelle que soit l'excellence de leur intelligence, la connaissance qu'en ont les hommes est maintenant bien inférieure. Car il faut tenir compte de l'affirmation de cet homme ô combien autorisé : « *Nous connaissons de manière partielle et nous prophétisons de manière partielle, jusqu'à ce que vienne ce qui est parfait* » (1 Co 13, 9-10) ; et : « *Maintenant nous voyons dans un miroir, en énigme ; alors nous verrons face à face* » (1 Co 13, 12). C'est ainsi que voient déjà les saints anges, qui sont dits aussi nos anges, parce que, arrachés à la puissance des ténèbres et transférés au royaume du Christ (cf. Col 1, 13) en vertu du gage de l'Esprit que nous avons reçu, nous avons déjà commencé d'appartenir à ces anges, avec qui nous formerons cette sainte et très douce Cité au sujet de laquelle nous avons déjà écrit tant de livres, cette Cité de Dieu qui nous sera commune. C'est ainsi qu'ils sont donc nos anges, eux qui sont les anges de Dieu, comme le Christ de Dieu est notre Christ. Ils sont de Dieu, parce qu'ils ne l'ont pas abandonné ; ils sont les nôtres, parce qu'ils ont déjà commencé de nous avoir pour concitoyens.

Quand Jésus a dit : « *Veillez à ne mépriser aucun de ces petits, car leurs anges dans les cieux voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux* » (Mt 18, 10), par « *face de Dieu nous devons comprendre sa manifestation et non pas quelque chose comme cette partie de notre corps que nous désignons de ce nom* » (XXII,29,1) !

XXII,29,2 [...] Si le prophète Élisée, absent de corps, a pu voir son serviteur Giézi recevoir les présents du Syrien Naaman dont on se souvient qu'il fut guéri de la lèpre par le prophète, alors que ce mauvais serviteur se figurait les recevoir en cachette sans être vu de son maître (2 R 5, 8-27), combien plus les saints, dans leurs corps spirituels, verront-ils toutes choses, non seulement les yeux fermés, mais tout en étant absents de corps. [...] Gardons-nous donc de dire que, dans cette vie future, les saints, s'ils ferment les yeux, ne verront pas Dieu, lui qu'ils verront toujours par l'esprit.

Dieu est tout entier au ciel et sur la terre, et il est dit que les cœurs purs le verront (Mt 5,8). Mais sera-ce avec leurs yeux corporels ?

XXII, 29. 4 [...] C'est par la foi qu'on approche de Dieu, et il est bien connu qu'elle relève du cœur, et non du corps. Mais parce que nous ignorons jusqu'à quel point nous pourrions nous en approcher avec un corps spirituel - nous parlons là de quelque chose qui échappe à notre expérience - et comme l'autorité des divines Écritures ne vient pas à notre secours par un texte qui permette de comprendre autrement, il ne nous reste qu'à nous appliquer ces paroles du livre de la Sagesse : « *Les pensées des mortels sont timides et nos prévoyances incertaines* » (Sg 9,14).

Ce qui est certain c'est que la distinction du sensible et de l'intelligible que perçoivent respectivement nos sens corporels et notre esprit, n'aura plus sa raison d'être, car « *Qui serait hostile à la vérité au point d'oser dire que Dieu ne connaît pas les êtres corporels ?* » (XXII,29,5). Par conséquent, comme l'annonce la vision du prophète Élisée, il y aura une vue par l'esprit, mais « *s'il est établi que les corps sont vus par l'esprit, pourquoi la puissance du corps spirituel ne deviendrait-elle pas si grande, que l'esprit lui-même serait vu par le corps ?* » « *Dieu, en effet, est esprit* » (cf. Jn 4, 24) ?

XXII,29, 5 [...] En outre, chacun de nous connaît sa propre vie, celle qu'il mène à présent dans son corps et qui donne à ses membres terrestres vie et croissance ; et il la connaît, non par les yeux du corps mais par le sens intérieur alors que la vie des autres, parce qu'elle est invisible, il la voit par leurs corps. Car comment discernons-nous les corps vivants de ceux qui ne le sont pas, si ce n'est en voyant à la fois leurs corps et leur vie, que nous ne pouvons voir que par le corps. Quant à la vie sans corps, nous ne la voyons pas par les yeux du corps.

Intéressante remarque phénoménologique⁸ sur notre perception de la vie qui ne se perçoit pas comme une chose extérieure, mais, chacun en soi-même, et chez les autres, comme par « sympathie » ! Mais quelle sera alors notre vision ?

XXII,29, 6 [...] Ce ne sera pas comme celle par laquelle nous voyons maintenant par l'intelligence les perfections invisibles de Dieu à partir de ses œuvres, *comme dans un miroir, en énigme et de façon partielle* (cf. Rm 1, 20 et 1 Co 13, 12), là où la foi qui nous fait croire l'emporte en nous sur toutes les beautés corporelles, que nous voyons de nos yeux corporels. Mais de même que, dès que nous apercevons les hommes parmi lesquels nous vivons et qui manifestent leur vie par leurs mouvements, nous ne croyons pas qu'ils vivent, mais nous le voyons - bien qu'incapables de percevoir leur vie indépendamment de leur corps, nous n'en percevons pas moins cette vie par le corps, sans la moindre ambiguïté - ; de même, partout où nous porterons les regards spirituels de nos corps, nous contemplerons aussi par nos

⁸ C'est ce que reprendra Michel Henry, en particulier dans son livre *Incarnation, une philosophie de la chair*, Le Seuil, 2000.

corps, le Dieu incorporel gouvernant toutes choses. [...] Dieu nous sera connu et visible de telle sorte qu'il sera vu en esprit par chacun de nous, il sera vu par les uns dans les autres, il sera vu en lui-même, il sera vu dans le ciel nouveau et la terre nouvelle, et dans toute créature qui existera alors; il sera vu enfin également en tout corps par le moyen du corps, de quelque côté que les yeux du corps spirituel portent leur regard. De plus, nos pensées elles-mêmes seront transparentes les unes pour les autres. Alors, en effet, s'accomplira la parole de l'Apôtre qui, après avoir dit: « *Gardez-vous de juger avant le temps* », ajoute : « *Jusqu'à ce que vienne le Seigneur ; et il illuminera ce que cachent les ténèbres et il manifestera les pensées du cœur; alors, chacun recevra de Dieu sa louange* » (1 Co 4, 5).

2. Le bonheur éternel de la Cité de Dieu (XXII,30)

XXII, 30. 1. Quelle sera grande cette félicité où il n'y aura plus aucun mal, où aucun bien ne fera défaut et où l'on s'adonnera à la louange de Dieu qui sera *tout en tous* (cf. 1 Co 15, 28) ! En effet, que faire d'autre en ce séjour où l'on ne se reposera pas par paresse, où l'on ne travaillera pas par besoin, je l'ignore. J'en suis averti d'ailleurs par le saint cantique, où je lis ou entends : « *Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison, Seigneur, ils te loueront dans les siècles des siècles* » (Ps 83, 5).

L'harmonie du corps et de l'esprit sera parfaite, tous deux appliqués à louer Dieu, « dans une félicité pleine, vraie, assurée et sans fin ». Ce sera la communion des saints :

XXII,30,1 [...] Là sera la véritable gloire, où personne ne sera loué par erreur ni flatterie, où les vrais honneurs ne seront ni refusés à ceux qui les méritent, ni accordés aux indignes; d'ailleurs aucun indigne n'y prétendra, là où seuls seront admis ceux qui sont dignes. Là régnera la véritable paix où nul n'éprouvera d'opposition venant de soi-même ou des autres. De la vertu, Dieu lui-même sera la récompense, lui qui a donné la vertu et s'est promis lui-même comme en étant la récompense la meilleure et la plus grande qui puisse exister. Et, en effet, par ces mots: « *Je serai leur Dieu et ils seront mon peuple* » (Lv 26, 12), le prophète dit-il autre chose que : Je serai ce dont ils pourront se rassasier ; je serai tout ce que les hommes peuvent honnêtement désirer, la vie, la santé, la nourriture, l'abondance, la gloire, l'honneur, la paix, et tous les biens ? C'est aussi le sens des mots de l'Apôtre : « *Pour que Dieu soit tout en tous* » (1 Co 15, 28). Il sera lui-même la fin de nos désirs, lui que nous contemplerons sans fin, aimerons sans satiété, louerons sans lassitude. Et ce don, cette affection, cette occupation seront assurément, comme la vie éternelle, communs à tous.

Et il y aura des degrés dans le mérite, mais sans rivalité ni jalousie :

XXII, 30, 2 Pour le reste, ce que seront, en récompense des mérites, les différents degrés d'honneur et de gloire, qui serait capable de l'imaginer, et encore plus de le dire ? Cependant, il y en aura, cela ne fait aucun doute. Et cette bienheureuse cité constatera encore en elle-même comme un grand bien, que ceux d'un rang inférieur ne porteront aucune envie aux autres, de même que maintenant les autres anges ne sont pas jaloux des archanges, Nul ne désirera être ce qu'il n'a pas reçu, tout en étant uni par le lien de la plus sereine concorde à celui qui l'aura reçu - pas plus que dans le corps ne veut être œil ce qui est doigt, l'un et l'autre

faisant partie de l'organisation pacifique *du corps entier* (1 Co 12,20-21). Ainsi, chacun possédera son propre don, l'un plus grand, l'autre plus petit, et aussi le don de ne rien vouloir de plus.

D'autre part, il ne faut pas croire que les élus seront privés de leur libre-arbitre « *parce qu'ils ne pourront plus éprouver d'attrait pour le péché* ». Bien au contraire, ils seront d'autant plus libres qu'ils trouveront « *un inébranlable attrait à ne plus pécher* » :

XXII,30,3 [...] En effet, le premier libre-arbitre donné à l'homme, quand il fut créé d'abord dans la rectitude, put ne pas pécher, mais put également pécher (*potuit non peccare, sed potuit et peccare*) ; le dernier sera d'autant plus puissant qu'il ne pourra pas pécher (*peccare non poterit*). Mais c'est là encore un bienfait de Dieu et non une possibilité naturelle. Car, autre chose être Dieu, et autre chose participer à Dieu. Dieu par nature ne peut pécher (*peccare non posset*), mais l'être qui participe à Dieu reçoit de lui de ne pouvoir pécher (*ut peccare non possit*)...

Autrement dit, l'homme sera arraché à la désorientation dans laquelle il se trouvait à la suite de la faute de ses premiers parents, car l'état de péché est d'ordre spirituel et se transmet ne serait-ce que par imitation, puisque nul ne peut exercer sa propre pensée sans être, par le langage, en relation avec un autre.

...Aussi fallait-il observer une gradation dans ce don divin de sorte que soit donné d'abord un libre arbitre par lequel l'homme pouvait ne pas pécher, et en dernier lieu un libre arbitre par lequel il ne peut pas pécher; le premier, pour acquérir des mérites, le dernier pour recevoir la récompense. Mais, puisque notre nature a péché, comme elle en avait la possibilité, c'est par une grâce plus grande qu'elle est libérée pour être conduite à l'état de liberté où elle ne peut plus pécher.

En réalité, il n'y a que la grâce, comprise comme relation vivante et vivifiante avec Dieu, qui puisse dispenser l'homme de pécher, car la forme la plus subtile du péché n'est-elle pas de s'attribuer à soi-même son propre mérite ? D'où l'enjeu du combat contre Pélagé ! Le dernier état de notre libre-arbitre, celui de ne pas pouvoir pécher, ne sera rien d'autre que la perfection de notre liberté, comme accomplissement et béatitude. Car être libre, c'est, en agissant selon Dieu, ne plus pouvoir agir contre soi-même.

Même différence entre : « pouvoir ne pas mourir », ce qui aurait pu être la grâce du premier Adam – mais Christ est mort – et « ne pas pouvoir mourir », ce qui sera le statut des bienheureux, comme d'ailleurs, nous l'avons vu au livre XXI, celui des damnés. Ce qui suppose que, même si nous l'avons perdu par nos mauvais choix, rien ne peut effacer en nous le désir d'être heureux, et que tout le malheur du pécheur consiste à vouloir « faire son bonheur » sans Dieu. D'où ces formules d'Augustin : « *En perdant le bonheur, nous n'avons pas perdu la volonté d'être heureux* ». Ou encore : « *Parce qu'il ne peut pas pécher, devons-nous refuser le libre-arbitre à Dieu ?* » (XXII, 30,3).

De même il convient de distinguer le savoir intellectuel de l'expérience sensible, car « *c'est autrement que les vices sont connus par l'enseignement de la sagesse, et par la vie corrompue de l'insensé* » :

XXII, 30,4. Il y aura donc, dans cette Cité, une volonté libre, une en tous ses membres, inséparable de chacun, affranchie de tout mal, remplie de tout bien, jouissant inlassablement de la douceur des joies éternelles, oubliant ses fautes, oubliant ses peines, sans oublier pour autant sa délivrance, pour ne pas être ingrate envers son Libérateur ; se souvenant de ses malheurs passés par un savoir rationnel, les oubliant pour autant que cela relèverait de l'expérience sensorielle. Ainsi le plus habile médecin connaît presque toutes les maladies, à partir du savoir

de son art, mais à partir de son expérience corporelle il en ignore beaucoup : toutes celles dont il n'a pas été lui-même la victime.

Puis ce sera le dernier sabbat qui n'aura pas de soir:

XXII, 30, 4 [...] Ce septième jour, nous le serons aussi nous-mêmes, quand, par sa bénédiction et sa sanctification, nous aurons été restaurés dans notre plénitude. Là, libres de soucis, nous verrons que c'est lui qui est Dieu, alors que nous avons voulu l'être par nous-mêmes, quand nous lui avons fait défection, prêtant l'oreille au séducteur : «*Vous serez comme des dieux*» (Gn 3, 5), et en nous éloignant du vrai Dieu qui nous aurait permis, grâce à son action, d'être des dieux par participation à sa divinité, et non par désertion.

Suit un récapitulatif de l'histoire du salut :

XXII, 30,5. De plus, en comptant les âges comme autant de jours d'après les périodes que semble distinguer l'Écriture, ce repos sabbatique apparaîtra plus clairement encore, puisqu'il arrive au septième rang. Le premier âge, comme un premier jour, va d'Adam au déluge ; de là jusqu'à Abraham c'est le second, sans être égal en durée mais par le nombre des générations : car on constate que chacun en compte dix. A partir de là, comme le précise l'évangéliste Matthieu (1, 17), suivent trois âges jusqu'à l'avènement du Christ, qui se déroulent chacun à travers quatorze générations: l'un va d'Abraham à David, l'autre de David à la déportation en Babylone, le troisième, de cette déportation à la naissance du Christ selon la chair: au total cinq âges. Le sixième s'écoule présentement, sans qu'on doive compter les générations, puisqu'il est dit : «*Il ne vous appartient pas de connaître les temps que le Père a gardés en sa puissance*» (Ac 1,7). Après ce sixième âge, Dieu se reposera comme en un septième jour, en ce sens qu'il fera reposer en lui-même, en tant que Dieu, ce même septième jour que nous serons. Il serait trop long de traiter maintenant en détail de chacun de ces âges. Je dirai toutefois, que le septième âge sera notre sabbat, et que ce sabbat n'aura pas de soir, mais qu'il sera le jour du Seigneur et, pour ainsi dire, un huitième jour éternel : car le dimanche, consacré par la résurrection du Christ, préfigure l'éternel repos et de l'esprit et du corps. Là, nous nous reposerons et nous verrons ; nous verrons et nous aimerons ; nous aimerons et nous louerons. Voilà ce qui sera à la fin, sans fin. Et quelle autre fin pour nous que de parvenir au royaume qui n'aura pas de fin ?

Je me suis donc acquitté, me semble-t-il, avec l'aide de Dieu, de la dette de ce grand ouvrage. Que me pardonnent ceux qui le trouvent ou trop court ou trop long ! Et ceux qui s'en trouvent satisfaits, qu'ils s'en réjouissent et en rendent grâce, non à moi, mais avec moi à Dieu! Amen! Amen!